

Quelques pensées sur l'affranchissement

par: D.

Le pardon, la position en Christ, l'affranchissement et la vie chrétienne, se lient ensemble et dépendent l'un de l'autre.

1. Le pardon

vient en premier lieu, et ne doit pas être confondu avec l'affranchissement, comme on l'a fait si souvent.

Ce qui y mène, c'est l'action de l'Esprit de Dieu dans nos cœurs pour nous montrer nos péchés, nous en convaincre, et nous faire trouver, par la foi, le pardon dans le précieux sang de Christ. Le pardon apporte la joie à l'âme, mais n'est pas l'affranchissement, comme on l'a souvent pensé.

A la suite de la foi en l'œuvre de Christ, nous recevons le sceau du Saint-Esprit, qui nous donne une perception parfaitement claire de l'accomplissement du salut, et élève notre âme à la hauteur de la gloire à laquelle nous sommes destinés.

Dès le point de départ, c'est-à-dire dès le pardon des péchés, nous sommes amenés à Dieu même. « Vous avez vu, » dit l'Éternel à Moïse, « comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle et vous ai amenés à moi. » Par la rédemption, nous sommes donc amenés à Dieu, avec la gloire en perspective, et par le don du Saint-Esprit, nous sommes devenus le temple de Dieu.

La foi en l'œuvre de Christ nous a acquis une délivrance absolue. Reste la question du *désert*, pour atteindre le pays de la promesse, c'est-à-dire de la marche à travers le monde, pour atteindre la gloire.

Le désert ne fait pas partie des conseils de Dieu, car dès le pardon, nous sommes amenés à Dieu lui-même. Le désert a commencé, pour Israël, à Sinäï, et s'est terminé à la mort d'Aaron. Vous trouvez au chap. 8 du Deutéronome à quoi le désert est utile, et pourquoi il est nécessaire. L'homme y est éprouvé, humilié, châtié même, pour qu'il apprenne à se connaître, mais aussi à connaître les soins divers de la grâce de Dieu qui s'y manifestent.

Le désert est caractérisé par un petit mot : « Si » : « Si tu retiens ferme jusqu'au bout la confiance. » « Si tu demeures dans la foi. » Il n'y a point de « si, » quand il s'agit de la réconciliation et de la position du chrétien. Quand j'habite ma maison ; je ne dis pas « Si j'y suis. » Les « si » me font connaître ma dépendance de Dieu,

mais donnent occasion, chose infiniment précieuse, à sa fidélité et à ses soins pour me garder : « Il t'a fait manger la manne que tu n'avais pas connue. »

2. La position en Christ

vient en second lieu. Deux choses déterminent notre position chrétienne : la résurrection de Christ et la gloire dans laquelle il est entré.

Par sa résurrection, nous avons part à une vie proclamant la pleine acceptation de la part de Dieu, à une vie au delà de la mort, du jugement, du péché et de la puissance de Satan.

Non seulement nous sommes dans cette position, mais Christ, ayant glorifié Dieu, a acquis dans sa personne, la gloire de Dieu pour l'homme. Et ainsi, non seulement nous avons le salut, mais nous attendons la gloire. Le Christ est monté en haut, et le Saint-Esprit est descendu. Il est, en nous, le témoin de cette gloire de Christ.

C'est le sceau de l'Esprit qui donne *l'affranchissement*, mais le fondement sur lequel l'affranchissement repose, est l'œuvre de Christ. Dès que, par la foi, j'ai saisi Christ, livré pour mes offenses et ressuscité pour ma justification, j'ai la paix, je reçois le sceau du Saint-Esprit. (Rom. 5, 1-5.) Christ avait reçu l'Esprit, en vertu de la perfection de sa personne (Matth. 3) ; nous le recevons en vertu de l'efficace de son sang. (Éph. 1). Quand l'Esprit est donné, il l'est toujours comme sceau de notre acceptation ; on trouve ensuite ses effets et ses opérations. Un chrétien peut avoir reçu le Saint-Esprit sans pouvoir rendre compte de ce fait, mais non pas sans le savoir. Il éprouve les effets de sa présence ; il sait que Dieu est son Père ; il le comprend sans pouvoir l'expliquer, comme un enfant qui ne pourrait définir ce qu'est un père. Il arrive que bien des personnes ont la vie et n'ont pas le sceau. C'est un fait, mais qui ne devrait pas être. Tout croyant devrait avoir reçu l'Esprit, mais plusieurs ne l'ont pas, n'étant pas affranchis ; ils croient au sang de Christ comme à leur ressource ; ils y comptent comme à un salut qu'ils espèrent, mais non comme à un salut définitif. Seulement il faut distinguer chez ces âmes entre la possession, la jouissance de la chose, et la capacité d'en rendre compte.

L'affranchissement nous amène aux expériences d'un homme libre, dans le chap. 8 aux Romains ; tandis que Rom. 7, nous montre les expériences d'un esclave. En Rom. 7, on est sous le premier mari ; en Rom. 8, sous le second. Un caractère de l'affranchissement, c'est qu'on a une pleine liberté avec Dieu. Déjà le pardon nous en procure quelque chose : « Nous avons accès à cette faveur dans laquelle nous sommes. » (Rom. 5, 2.) La liberté dont nous parlons manquait à la Réformation, qui voyait la justification, comme de Dieu à nous ; la justice, en jugement contre le péché, satisfaite par le sacrifice ; mais elle ne voyait pas l'amour de Dieu s'abaissant jusqu'à nous, cette parfaite assurance de l'amour de Dieu que la croix nous donne. A la Pâque même, qui nous présente le jugement de Dieu s'éloignant du peuple en vertu du sang répandu, il fallait *un agneau*. Où le trouver ? Dans l'amour de Dieu : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique... » Il en est de même à la Mer Rouge, où tout dépend de cet amour : « Ne craignez point ; tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel. » (Ex. 14, 13.)

3. L'affranchissement.

Le pardon des péchés est le premier pas dans la connaissance du salut. Après lui commence la découverte de ce que l'on est, que ce ne sont pas seulement les fruits qui sont mauvais, mais que c'est l'arbre lui-même.

Quand nous avons appris, d'une manière réelle, que la chair est mauvaise et ne peut plaire à Dieu, nous acceptons cette grande vérité que nous sommes morts avec Christ. C'est la délivrance. Désormais nous nous tenons pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu. Alors l'héritage se découvre à nous, tandis que le Saint-Esprit nous fait sentir quel est le monde dans lequel nous sommes.

Le pardon des péchés n'est pas une affaire d'expérience, mais de foi ; par contre, le péché dans la chair n'est reconnu que par l'expérience. Cette expérience se lie à une intelligence spirituelle plus profonde de l'état de l'homme naturel. J'apprends que non seulement je vivais dans mes péchés, mais que j'y étais mort (Éph. 2, 1), et que maintenant, j'appartiens à une toute nouvelle création. Cette expérience, fondée sur le fait que nous avons le Saint-Esprit, présente trois degrés. Le premier est que nous sommes morts avec Christ, fait qu'on ne peut constater que lorsque déjà l'on possède une vie nouvelle. Dans le second degré, on a la conscience d'être ressuscités avec Christ, et d'en avoir fini avec le monde. Dans le troisième, on réalise par le Saint-Esprit qu'on est assis dans les lieux célestes en Christ.

Vous rencontrez ces trois degrés dans les épîtres. Dans celle aux Romains, nous sommes morts avec Christ. Dans celle aux Colossiens, nous sommes ressuscités avec lui. Cette épître ne va pas au delà de la mort et de la résurrection. Dans l'épître aux Éphésiens, qui nous

parle des conseils de Dieu, nous sommes non seulement morts et ressuscités, mais assis en Christ dans les lieux célestes (Éph 2, 6) entrés dans une nouvelle création.

Les exhortations suivent la même progression dans ces trois épîtres. Dans celle aux Romains, quoique vivant dans ce monde, nous avons à nous tenir pour morts au péché et pour vivants à Dieu. (Rom. 6.) Dans celle aux Colossiens, étant ressuscités avec Christ, nous avons à chercher les choses qui sont en haut, et non pas celles qui sont sur la terre. (Col. 3) Dans celle aux Éphésiens, où nous sommes assis dans les lieux célestes, nous sortons, pour ainsi dire, de la présence de Dieu, afin de manifester le caractère divin dans ce monde.

Comme je l'ai dit, l'affranchissement est affaire d'expérience. Quand j'apprends que toutes mes dettes sont payées, il n'y a pas d'expérience en cela. C'est un simple fait que ma foi accepte. Il en est ainsi du pardon. Mais si l'on vient m'annoncer que je suis mort, cela contredit immédiatement mon expérience, et je répons : cela n'est pas possible, car je me suis impatienté ce matin. Il me faut donc traverser cette expérience. Alors je rencontre deux faits : le premier, c'est qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien (Rom. 7, 18) ; le second, c'est que je n'ai aucune force en moi-même pour accomplir le bien. (Rom. 7, 23.) Ce chemin douloureux offre bien quelque soulagement : « Ce n'est pas moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi » (v. 20) ; mais cette constatation n'est pas encore la délivrance.

Alors, quand j'ai fait la découverte définitive de ma faiblesse irrémédiable, je découvre que la mort de Christ à la croix est devenue ma mort, et que toute condamnation est passée. *C'est l'affranchissement.*

L'affranchissement ne consiste pas à avoir compris que Christ est mort pour moi, mais que moi, j'en ai fini avec la chair dans le jugement qui l'a atteinte à la croix de Christ - que Christ est mort, non seulement pour ce que j'ai *fait*, - mais pour ce que je *suis*.

Le christianisme commence à la conversion et au pardon, mais l'homme n'est affranchi que quand il peut dire : « Je suis mort avec Christ. » Seulement, il ne faut pas oublier qu'on ne peut être affranchi que lorsqu'on a fait l'expérience de soi-même. Quand on a reconnu qu'on ne peut pas faire le bien, on cherche la délivrance et on la trouve. Alors, au lieu de penser à ce qu'on est pour Dieu, on a appris à penser à ce que Dieu est pour nous.

Un second caractère de l'affranchissement, c'est que le péché n'a plus domination sur nous. Il est là, mais nous ne portons plus son joug. Seulement, pour en arriver là, il ne suffit pas d'un simple acte de foi, et l'on ne peut passer par-dessus les expériences de Rom. 7. Sans doute, Rom. 7 ne nous décrit pas l'état chrétien, mais il faut y passer pour atteindre cet état. La question se pose alors : Qui est mon mari ? Rom. 7 me dit que le mari est la loi ; Rom. 8, que le vrai mari est Christ.

Remarquez que, tout du long, la loi, en Rom. 7, m'occupe de moi-même, tandis que l'affranchissement me délivre de moi. L'histoire du fils prodigue nous le montre premièrement converti, puis rencontrant le Père, et introduit dans sa maison. Dès qu'il l'a rencontré, il n'est plus question de lui, mais de ce que son Père est, de ce qu'il dit, de ce qu'il fait, de ce qu'il éprouve.

L'affranchissement, on ne peut assez le répéter, est nécessairement affaire d'expérience et de réalisation. Il y a une différence entre l'œuvre initiale de l'affranchissement et sa réalisation effective, l'affranchissement pratique ; mais de fait, ce n'est jamais une affaire d'intelligence, mais une chose expérimentale. On ne peut pas se trouver dans le chap. 8 des Romains, avant d'avoir passé par le 7^e.

On peut connaître le pardon, sans que la conscience ait été beaucoup exercée. Quand le travail préalable de la conscience a manqué, l'expérience de Rom. 7 vient nécessairement après, quoiqu'elle puisse revêtir des formes très diverses.

Rom. 7 ne touche pas la question des péchés, mais traite de l'expérience du péché sous la direction de la loi. La loi prend tous les actes de l'homme, et les place en présence de la sainteté de Dieu ; mais elle va plus loin, car elle ajoute : « Tu ne convoiteras point. » Ce n'est pas encore la racine du mal, mais la convoitise en est le premier germe, avant que le péché se soit trahi par aucun acte.

Pour l'âme convertie, le résultat de ce travail de la loi dans la conscience est de l'amener à la découverte de la racine du péché en nous. La loi ne nous révèle pas ce qu'est la chair, mais elle traite l'homme comme responsable, et l'amène jusqu'au point où il est obligé de découvrir l'existence de la chair en lui. Cela va plus loin que l'intelligence ; c'est une expérience qui s'exprime ainsi : « Mais moi, je suis charnel » ; une chose pratique : l'expérience de ce que je suis, sans laquelle je ne puis connaître l'affranchissement. Alors, ayant fait, par expérience, la découverte de mon entière incapacité, et que je ne puis pas vaincre le péché, Dieu me donne l'intelligence que je suis mort, et qu'il n'attend rien de ma chair, car elle ne peut être guérie.

Quand je vois qu'il n'est que trop réel, que je ne puis vaincre le péché, la réponse, dans mon âme, est : « Je suis mort ; » mais ce n'est pas seulement une chose en moi ; le mort, c'est moi-même. J'arrive ainsi à l'affranchissement par l'expérience que je ne suis pas affranchi.

4. La vie chrétienne

A la suite de l'affranchissement vient une autre chose : les relations habituelles avec Dieu dans notre nouvelle position, ou *la vie chrétienne*.

Nous sommes appelés à servir Dieu, à nous tenir plus près de Lui que des hommes, et même de l'œuvre. Nous ne pouvons réaliser cela que si l'état de notre

âme est un état de mort quant au vieil homme et au monde. Nous embrassons successivement ces trois faits : 1° « Vous êtes morts. » (Col. 3, 3.) 2° La foi saisit cette vérité comme point de départ : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts. » (Rom. 6, 11.) Enfin vient, 3°, l'attitude journalière : « Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus. » (2 Cor. 4, 10.)

Il n'y a qu'une seule chose que Dieu reconnaisse maintenant : le nouvel Adam. Christ est pour nous la base de toute la vérité : Il est mort ; je me tiens pour mort. Il est ressuscité ; je me tiens pour ressuscité. Il est monté en haut ; j'ai reçu le Saint-Esprit, qui m'a scellé pour la gloire.

Quand notre acceptation est devenue, pour notre âme, une chose complète et absolue, la vie chrétienne proprement dite commence. Il y a, sans doute, une vie sainte qui commence avec la foi, mais je n'aurai jamais d'affections *vraies*, de vie sainte *réelle*, tant que je ne saurai pas si je suis pleinement accepté. L'acceptation comprend deux choses : je sais que tous mes péchés sont annulés ; c'est le côté négatif ; je sais que je suis parfaitement agréable à Dieu ; c'est le côté positif. Être devant Dieu tel que Christ, telle est la mesure de ma vie pratique : « Comme il est, Lui, nous sommes nous aussi dans ce monde. » (1 Jean 4, 17.) Et je ne puis être satisfait si, dans ma vie, je ne cherche pas à lui être semblable : « Quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme Lui est pur. » (1 Jean 3, 3.)

Le chrétien affranchi se tient pour mort au péché, à la loi, aux éléments du monde ; il porte partout la mort de Jésus dans son corps. L'apôtre s'appliquait si constamment à cela, que rien n'était manifesté dans sa chair mortelle, sauf la vie de Jésus. (2 Cor. 4, 11.) Cela prouvait que le mal était en lui ; autrement, pourquoi mourir ? mais l'affranchissement portait ses fruits dans la vie de l'apôtre, à la gloire de son Seigneur et Sauveur.

D.